

# Pour une approche cognitive de la joie

Păstae Oana Maria  
L'Université «Constantin Brancusi» de Târgu Jiu

## ***Résumé***

*Dans cet article nous nous pencherons d'abord sur le rôle de la cognition dans la théorie de la catégorisation. La catégorisation occupe un rôle central dans la recherche en sciences cognitives. Nous proposerons ensuite une approche cognitive de la joie. Nous réaliserons une catégorisation selon le courant expérimentaliste qui voit les choses différemment à cause de la théorie du prototype. Il s'agira d'une structuration selon le paradigme cognitif pour voir si joie est récalcitrante à une classification rigide et pour montrer si la théorie du prototype est adéquate à sa description. Le prototype est une représentation des propriétés typiques des objets d'une catégorie, c'est une construction mentale issue d'opérations cognitives.*

## ***Mots-clés***

*cognition, catégorisation, prototype, joie*

### **1. Introduction**

Dès la fin du 20<sup>ème</sup> siècle on parle d'une insatisfaction concernant les théories linguistiques formelles et d'un intérêt sur le sens comme phénomène cognitif. La linguistique cognitive et, spécialement la sémantique cognitive sont centrées sur la relation entre **le langage, le sens et la cognition**. Si la linguistique présente une architecture structurale, la psycholinguistique présente une architecture fonctionnelle, tandis que la neuropsycholinguistique présente une architecture cérébrale, ce qui explique la conception d'interdisciplinarité et les relations complexes que la linguistique noue avec d'autres disciplines.

La linguistique cognitive, qui considère la grammaire en termes de conceptualisation, s'oppose aux travaux réalisés dans le domaine de la grammaire générative. Chomsky qui introduit l'idée de «grammaire universelle» parle de l'*innéisme* en traitant le langage dans une perspective interne, comme un ensemble de computations sur des représentations mentales. Pour Chomsky [2], la linguistique est une branche de la psychologie cognitive parce que les compétences en linguistique impliquent une compréhension des processus mentaux. Les linguistes cognitivistes refusent l'idée que la capacité humaine soit *séparée* du reste de la cognition, mais ne nient pas qu'une partie de cette capacité soit innée.

En ce qui suit, nous défendrons l'idée que le cognitivisme, l'un des deux principaux courants des sciences cognitives, est une alternative plus que satisfaisante aux hypothèses structuralistes, c'est-à-dire pour comprendre la complexité du langage nous n'avons pas besoin seulement des formalisations mathématiques, mais plutôt des connaissances de la psychologie, anthropologie, neurosciences, psycholinguistique, etc. pour déterminer comment opèrent les processus cognitifs.

Mais la position de la linguistique au sein des sciences cognitives n'a pas résolu les problématiques théoriques et n'a pas éclairé le fonctionnement du langage et des langues dans l'esprit et le cerveau des humains.

## **2. Les sciences cognitives**

Les sciences cognitives qui étudient le fonctionnement de l'esprit du cerveau ont comme objet d'investigation le langage. L'approche du langage opérée par la linguistique est plus centrale et plus spécifique que celle des diverses disciplines engagées dans l'étude de la cognition: psychologie, philosophie, anthropologie, neurosciences, etc.

Les sciences cognitives sont des sciences de la cognition qui étudient les capacités et processus mentaux. Le terme «cognition» est un terme contemporain synonyme d'intelligence et de pensée. Daniel Andler [1] affirme que: «Les sciences cognitives ne se laissent définir, caractériser ou même circonscrire ni par un objet d'étude, ni par une hypothèse fondamentale, ni par une tradition».

Rastier [7] expose dans son livre les trois postulats de la recherche cognitive qui sont:

- le dualisme entre l'esprit et le cerveau doit être restreint;
- l'homme peut simuler artificiellement les processus mentaux;
- la connaissance est une représentation symbolique du réel.

Les sciences cognitives sont traversées par des paradigmes contradictoires. Il y a le paradigme cognitiviste classique (symbolique et représentationnel) et le paradigme connexionniste. Les deux paradigmes se sont développés autour de deux métaphores contrastées; pour le cognitivisme le pôle métaphorique est constitué par l'*ordinateur*, pour le connexionnisme le pôle métaphorique est constitué par le *cerveau*.

L'objectif principal du cognitivisme est celui de spécifier par quels processus et représentations mentales un sujet accomplit une tâche.

Le connexionnisme considère le niveau des représentations symboliques comme non pertinent pour expliquer les processus cognitifs. Il se fonde sur la métaphore neuronale: les éléments simples sont comme des neurones idéalisés reliés entre eux, formant un réseau. Chaque nœud du réseau peut être activé, chaque connexion correspond à un poids qui module l'activation. Les capacités d'apprentissage de l'homme sont modélisées par les changements automatiques de poids des connexions, en fonction de l'activation conjointe ou non de nœuds connexes. [3]

### 3. Catégorisation et cognition

La catégorisation représente une opération mentale par laquelle le cerveau classifie les objets et les événements. Cette opération qui représente le phénomène le plus important de la cognition et le problème le plus fondamental des sciences cognitives, est la base de la construction de notre connaissance du monde. La classification et la catégorisation représentent l'essence de l'organisation de la mémoire et elles jouent un rôle très important dans le domaine cognitif. Qu'est-ce que serait notre vie sans les compétences de la classification ? Un chaos ? La classification n'implique qu'une collection d'objets divisée en groupes, tandis que la catégorisation implique la connaissance de la catégorie à laquelle un objet et de ses propriétés. Comment est-ce que les gens catégorisent les objets et les événements? Est-ce qu'on tient compte de leur similarité structurale, de leur emploi commun pour faciliter un but ou de leur conformité avec une théorie commune de la représentation mentale?

Les livres, les voitures, les maisons sont des objets clairement délimités. Par contre les limites des entités comme la brume, les qualités, les émotions sont vagues. Les émotions ne fournissent pas des divisions naturelles qui puissent être comparées avec les limites des livres ou des voitures.

Selon le courant *objectiviste*, la catégorisation s'opère sur la base de **propriétés communes** c'est-à-dire les membres d'une même catégorie présentent des traits identiques. Si un objet particulier est perçu comme étant un *arbre*, c'est parce qu'il possède les caractéristiques qui définissent la catégorie ou le concept d'*arbre*. Avoir des traits communs serait suffisamment pour appartenir à une catégorie? J. M. Sadock [4] prouve que le principe de pertinence de Sperber et Wilson est tellement pertinent qu'il n'est plus d'aucune aide réelle. Son petit garçon de huit ans a affirmé qu'il savait comment construire une voiture. Son père lui a posé la question: *Comment ?* La réponse a été: *On prend toutes les pièces et*

*on les met ensemble de façon appropriée. La réponse: Absolument vrai, Ben, mais ça n'est pas particulièrement utile. Il faudrait savoir quelles pièces utiliser, quelle est la façon appropriée d'installer chaque pièce etc.*

On tire la conclusion que la catégorisation n'implique seulement de traits communs entre les membres, mais aussi une règle de classification.

Le courant *expérimentaliste* voit les choses différemment à cause de la théorie du prototype. La théorie du prototype rompt avec la conception classique de la catégorisation et propose une théorie de la catégorisation nouvelle, qui ne considère l'existence de propriétés communes partagées par tous les membres comme condition nécessaire à l'établissement d'une catégorie.

Lakoff [5] définit la catégorisation comme *the main way we make sense of experience*.

Selon Rosch et Lloyd [9]: «la tâche fondamentale de tout organisme [...] est de segmenter l'environnement en classifications par lesquelles des stimuli non identiques puissent être traités comme équivalents.»

Rosch [9] a donné une conception psychologique de la catégorisation qui réduit la quantité d'information qui accède au système cognitif et qui reflète la structure du monde tel que nous le percevons.

Dans ce qui suit nous essayerons de réaliser une analyse prototypique du mot *joie* pour voir si le mot est récalcitrant à une classification rigide et si la théorie du prototype est adéquate à sa description.

#### 4. Analyse prototypique de la catégorie cognitive *joie*

Dans la théorie classique, la catégorisation se fait sur **la base de propriétés communes** et tous les exemplaires sont équivalents. La catégorisation répond à un **modèle de conditions nécessaires et suffisantes**. Ce modèle classique présente des inconvénients et des limites:

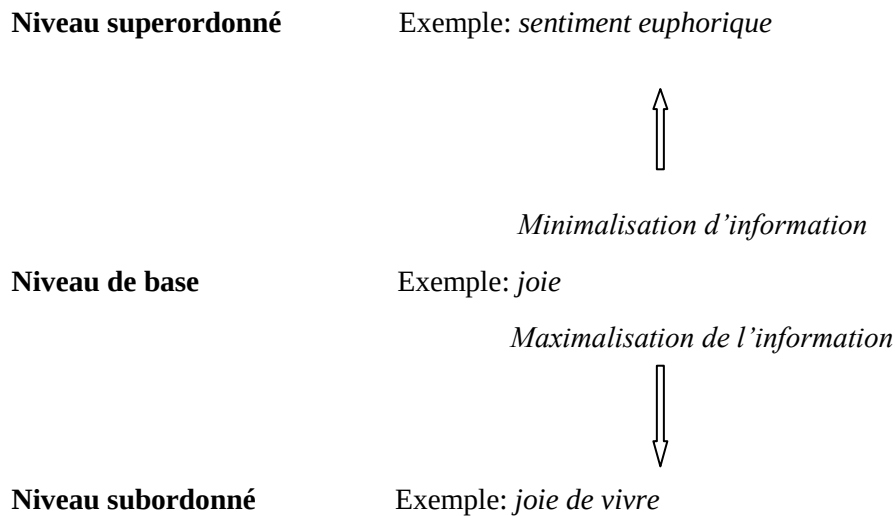
- A. Le modèle classique établit une limite rigide de la catégorie: tous les membres ont un statut équivalent. L'idée de classement central n'est pas prise en considération. On se pose le même problème pour la catégorie *noms de joie* où il est difficile d'établir les frontières: est-ce que *délice* – plaisir d'une grande intensité, *hilarité*– une gaieté subite et irrésistible se traduisant par une explosion de rire, pourraient faire partie de la catégorie *noms de joie*? Il faut toute une série de conditions supplémentaires qui tracent le cadre de validité des CNS postulées. Ce manque de flexibilité ne permet pas au modèle des CNS de s'adapter aux cas marginaux.

- B. Un deuxième inconvénient est lié à l'idée que tous les membres d'une catégorie possèdent obligatoirement un même ensemble de propriétés, lequel constitue la condition suffisante d'appartenance. Si par trait nécessaire on entend simplement signifier que tous les membres possèdent ce trait, on s'expose à la difficulté de la vérification. Si tous les membres ne possèdent pas un trait, ce trait n'est pas un trait nécessaire.
- C. Le pouvoir explicatif du modèle des CNS se limite à la dimension horizontale: il explique l'appartenance d'un membre à une catégorie, par rapport aux catégories dont ce membre ne peut pas faire partie, mais il ne justifie pas cette appartenance par rapport aux catégories dont ce membre fait également partie.

Le modèle des CNS ne permet pas d'appeler *noms de joie* tous les mots qui expriment des sentiments euphoriques que l'on voudrait appeler ainsi. Cette difficulté est résolue par **la théorie du prototype, une théorie alternative**, plus résistante à la vérification empirique. La théorie du prototype propose une catégorisation qui s'appuie sur une comparaison avec les exemplaires prototypiques de la catégorie. Le problème fondamental de l'appartenance à une catégorie semble donc être réglé par la théorie du prototype: l'extension d'une catégorie se trouve déterminée par le **degré de similarité** de ses éléments avec le prototype. La théorie du prototype considère une catégorie *noms de joie* comme basée sur différents attributs ayant un statut inégal: par exemple *joie*, *bonheur* seraient des meilleurs prototypes que *allégresse*, *triomphe*, etc. [6]

Ceci conduit à **une conception graduelle des catégories**, qui représente un concept central dans de nombreux modèles des sciences cognitives et de la sémantique cognitive. L'approche prototypique permet de parler de *propriétés typiques*, par opposition aux *conditions nécessaires*.

Le prototype n'est vraiment considéré comme le meilleur exemplaire d'une catégorie, mais comme celui qui est le plus fréquemment donné comme tel. Le prototype se redéfinit comme l'exemplaire qui condense **les propriétés les plus saillantes de la catégorie**. Nous analyserons le mot *joie* selon la dimension verticale de la théorie du prototype en prenant comme exemple la classification en trois niveaux, proposée par Rosch, comme suite à ses expériences sur les couleurs et les formes auprès des Dani (un ensemble de populations de Nouvelle-Guinée occidentale).



Important est le fait que la diminution de l'information du niveau de base au niveau superordonné est forte, tandis que l'augmentation de l'information du niveau de base au niveau subordonné est tout à fait faible. La question posée serait: Est-ce qu'il y a un niveau plus préféré que les autres? Oui, le niveau de base est celui qui est privilégié, défini comme le niveau de **dénomination préférée** et le niveau **le plus informatif**.

Rosch [9] définit le niveau basique comme ayant le degré de *cue validity* (maximisation de la validité des indices) le plus élevé. Les catégories superordonnées ont une *cue validity* faible parce qu'elles sont des catégories ayant peu d'attributs en commun. Les catégories subordonnées ont aussi une *cue validity* peu importante parce que la plus grande partie de leurs attributs communs est héritée de la catégorie basique qui les inclut.

Le modèle de Rosch étendu à la catégorie *noms de joie* permet de mettre en évidence une organisation verticale comme celle de la catégorie *meuble*. *Sentiment euphorique* représente la catégorie superordonnée avec un niveau plus abstrait que le niveau de base et *joie de vivre* est la catégorie subordonnée avec un niveau moins abstrait que le niveau de base. On se demande si la notion de niveau de base, caractéristique à la structure verticale conserve plus sa pertinence lorsqu'on l'applique à des noms abstraits comme *joie*.

## 5. Conclusions

Il y a des linguistes qui considèrent que la catégorisation et la théorie des prototypes ne sont pas applicables en linguistique parce qu'il faudrait que le lexique des langues soit organisé comme une taxonomie parfaite de type linnéen. Mais elle a l'avantage d'avoir attiré l'attention sur des questions trop souvent négligées par les linguistes.

Tandis que la catégorie d'Aristote vaut pour tous les êtres, la catégorisation de Rosch n'intéresse que les catégories «naturelles» et «artificielles». On a vu qu'elle peut être étendue aux catégories abstraites comme la joie, mais sans des résultats concrets parce que la joie n'est pas un assemblage de traits. Pour définir la joie, il faut faire intervenir des propriétés relationnelles et ne pas se cantonner à des listes d'attributs.

La notion de niveau de base reste toujours problématique parce que les taxinomies scientifiques ne correspondent pas tout le temps aux classifications opérées par les gens. Est-ce que la catégorie de base [joie] correspond à une espèce: *joie de vivre, joie de sens, joie de gagner* de la même nature comme celle de la catégorie [chaise]: *chaise à 4 pieds, chaise de jardin*? Les catégories cognitives sont plus complexes que les catégories naturelles. L'organisation verticale des catégories est moins marquée parce que les traits de la catégorie superordonnée [sentiment euphorique] se retrouvent moins souvent dans les catégories subordonnées.

Nous avons choisi de tenter de montrer comment les approches linguistiques ont évolué depuis Saussure mais on se pose la question est-ce que la théorie du prototype reste la plus adéquate pour la description et la structuration du mot *joie*?

## ***Bibliographie***

---

1. Andler, D. *Introduction aux sciences cognitives*, Paris: Les Éditions Gallimard, 1992.
2. Chomsky, N. *Knowledge of language: Its nature, origin and use*. Westport: Praeger, 1986.
3. Denhiere Guy et Baudet Serge, *Lecture, compréhension de texte et sciences cognitives*, Paris: P.U.F., 1992.
4. Kleiber, G. *Sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, Paris: PUF, 1990.
5. Lakoff, G. *Women, Fire and Dangerous things. What categories reveal about the mind*, Chicago: The University of Chicago Press, p. 11, 1987.

6. Păstae O. M. *Catégorisation de quelques noms d'émotion*, colloque international Langue, Culture et Civilisation. Idées en dialogue, communication apparue dans le volume du colloque ISSN 2067-1628, pp. 326-332, 2010.
7. Rastier F. *Sémantique et recherches cognitives*, Paris: PUF, pp. 34-35, 1991.
8. Rosch, E., Heider. «Catégories Naturelles» in *Cognitive Psychology* 4, pp. 328 – 350, 1973.
9. Rosch, E. «Principles of categorization», in Rosch, E. et Lloyd, B., *Cognition and Categorization*, Hillsdale, Erlbaum, p. 1, 1978.